

L'abbaye de Bohéries

vue par Nicolas-Joseph GRAIN

C'est par ses Mémoires qu'est surtout connu Nicolas-Joseph GRAIN (1750-1823) et par la curieuse maison de la "fidélité conjugale" - toujours visible dans son village de Vadencourt - dont il sculpta la façade en hommage à l'épouse prématurément disparue.

Maçon ou tailleur de pierre, relieur ou doreur, arpenteur ou rédacteur des cahiers de doléances, il vécut activement les événements révolutionnaires du district de Vervins. Faits et souvenirs sont toujours l'occasion de descriptions et de témoignages souvent intéressants, même dans leur partialité : description de monuments, de coutumes et de traditions locales ; témoignages sur la société de la fin de l'ancien régime en pays de Guise, sur la vie quotidienne au village, au château ou à l'abbaye voisine de Bohéries.

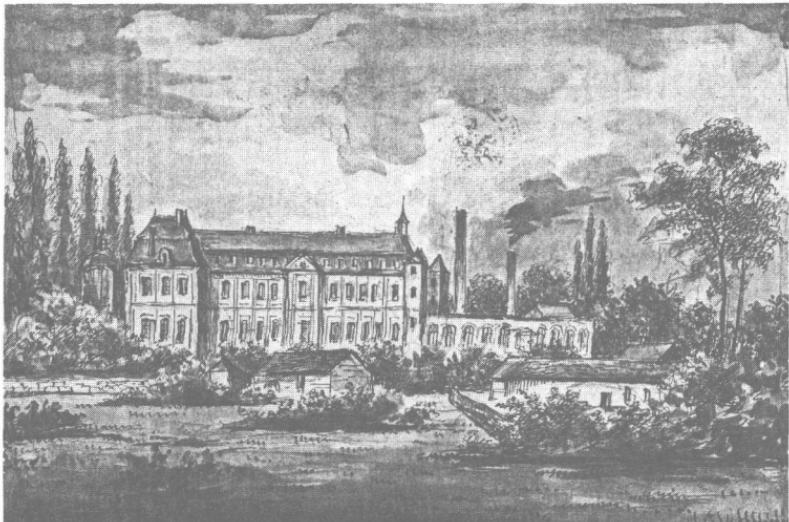
*Les mémoires de GRAIN sont certainement, aujourd'hui encore, presque totalement inédits. Ils sont connus, en 1872, des fondateurs de la Société Archéologique de Vervins qui en publient quelques pages à l'occasion d'une étude sur l'abbaye de Bohéries dans la revue *La Thiérache* (1). Une copie en est faite vers 1893-1894 (2) ; puis on perd la trace de l'original.*

A M. Pierre CANIS, membre de la Société Académique de Saint-Quentin, romancier et auteur d'études historiques, revient le mérite d'avoir analysé cette volumineuse copie. Travaux dont il rendit compte par deux communications en 1981 - devant la Société Académique et, à Vadencourt même, pour la Société Archéologique de Vervins et de la Thiérache - et une diffusion par la presse locale.

Il aurait aimé présenter lui-même la publication de cet extrait des Mémoires de GRAIN. Sa disparition prématurée au cours de l'année 1982 nous a causé une grande peine.

(1) "Nous en devons la connaissance à M. LAFON, propriétaire actuel de l'abbaye, et maire de la commune de Vadencourt-et-Bohéries", *La Thiérache*, 1872, p. 185.

(2) Copie par Thernin Laurent, grand-père paternel de Mme Pierre Laroche qui l'a aimablement mise à la disposition de Pierre Canis.



MON ENTRÉE A BOHERIES

Depuis que j'eus atteint l'âge de la raison jusque environ ma dixième année, mon père et ma mère n'ont cessé de me battre les oreilles d'être un jour choriste à l'Abbaye de Bohéries, c'est-à-dire enfant de chœur pour servir à l'Église. Ils me faisaient entendre que j'allais demeurer chez des saints, où je ne pourrais jamais manquer de devenir comme eux ; que ces moines ne s'occuperaient que du soin de m'instruire ; que je pourrais même étudier chez eux et parvenir à la moinerie que cet état était incomparablement meilleur et au-dessus de l'état de maçon, le seul métier que mon père put me procurer, que par ce moyen de moine je pourrais devenir Curé de quelque paroisse dont ces moines étaient Seigneurs temporels et spirituels.

L'on m'en nommait plusieurs qui comme moi étaient parvenus à ce poste ; enfin j'allais entrer dans le Jardin des Hespérides, dans les îles fortunées.

Ce jour tant désiré de mon père et de ma mère étant arrivé par les soins que mon père s'était donné auprès de ces moines. Je vais donc à Bohéries distante d'un quart de lieu de Vadencourt.

DESCRIPTION DE BOHERIES

Cette abbaye est bâtie à peu près à égale distance de Vadencourt et Longchamps dans la prairie entre la rivière d'Oise à l'Ouest de Vadencourt et une autre petite rivière que nos bons anciens Ayeuls ont eus la bonté de faire pour entourer cette maison du côté de l'Est. Le côté opposé étant fermé d'une muraille de dix pieds de hauteur. J'entre avec

mon père dans la première cour qui me parut être environ de dix arpents de terrain. A la pointe vis-à-vis la porte d'entrée qui est a l'Est en suivant le chemin que forme le Pont du Moulin appartenant à la même abbaye, car ces pauvres individus ne manquaient de rien pour ce qui concerne la bouche. Je vis un grand bâtiment bâti tout en pierres de taille ; les deux bouts de ce bâtiment étoient deux belles remises, l'une servoit à resserrer la chaise du Prieur, et l'autre servoit a resserrer les charrettes et chariots de la maison. Dans le milieu s'élève majestueusement un colombier superbe d'ordre Dorique couvert en Dome sur huit pans ainsi qu'est bâti le Colombier, dont le bas sert à entretenir plusieurs centaines de poules qui servoient à faire des restaurants aux estomachs de ces Anachorettes. Les entre deux des Rémises et du Colombier servoient à mettre les chevaux de la maison d'une part, et de l'autre ceux des étrangers, l'ensemble de ce bâtiment formoit le plus beau coup d'œil possible.

A l'opposite de ce Bâtiment contre lequel est la porte d'entrée était la ménagerie ; ce Bâtiment ancien et mal fait en dehors donnait cependant en dedans toutes les commodités possibles, il était bâti le long de la Rivière, et il servoit à mettre les Bestiaux à cornes. Les cochons et les élèves des Poules ; c'étoit là que demeuroit la ménagère qui étoit une femme dont l'intendance s'étendoit sur tous les Bestiaux qui y étoient renfermés. De ce dernier Bâtiment au premier se formoit la largeur de la cour. Au bout de cette ménagerie étoit le plus bel abreuvoir que l'on puisse former ; il était bordé de gros grais de part et d'autre et se trouvait directement opposé aux Écuries aux chevaux. Étant parvenu au bout de ces deux Bâtiments s'élevait la superbe abbaye, bâtie sans ordre en briques et Pierres ; ce Bâtiment était presque aussi large que la cour. Il étoit destiné a loger les étrangers, aussi l'appeloit-on les chambres d'hôtes. Ne croyez point que ce Bâtiment était destiné pour tous les étrangers, car vous vous tromperiez lourdement. On y logeait que les étrangers mais ce n'étoit que les Riches étrangers, principalement les Riches étrangères. Quant aux pauvres on n'en logeoit aucun, pas seulement autant dans un siècle qu'un pauvre laboureur campagnard en loge en un mois. Cette façade surmontait une terrasse de huit pieds de hauteur, couronnée de caisses sans nombre qui renfermaient les fleurs les plus recherchées du pays, ce qui formait un coup d'œil superbe ; on l'aurait prise pour les jardins de Flore. Au milieu de cette terrasse était un perron fait de pierres bleues de Marbai qui servais à monter sur cette promenade. Ce Perron était accosté de deux petits batiments batis en pierres et briques dont la toiture était terminée en Pyramide surmontée chacune d'une fleur de Lys double dorée ; les extrémités de ces toits n'exédaient point la hauteur de la terrasse.

Le premier de ces deux batiments qui était à droite, était la demeure du portier, sa principale fonction était de distribuer les aumônes ; c'était là que les pauvres s'adressaient pour recevoir du pain, non pas du pain comme le mangeaient les Anachorétes du logis, mais du pain fait exprès et ce que nous exprimons parmi nous, en disant : du pain moulu par la gueule du sac, c'est-à-dire que l'on mettait la farine et le son tout ensemble ; on y ajoutait encore le rebulet du pain des moines, car afin que rien ne fut perdu il fallait que le son que l'on otait du pain des moines se retrouvat dans celui des pauvres. On voit par là que l'économie de ces premiers était fondée sur l'amour du prochain.

A gauche de ce Perron, est le pandard de ce petit bâtiment il est destiné pour y travailler le vitrier ; comme tous leurs batiments sont presque tant vuide tant plein, il leur faut une correspondance directe avec la manufac-ture de Saint-Gobain.

Aucun ouvrier ne profitait de rien dans cette maison que son seul salaire, encore leur retenait-on le tiers au moins à proportion de ce qu'ils pouvaient gagner ailleurs.

Ces pauvres ouvriers n'y pensaient point ; c'était la loi commune. C'était à ce que disaient ces saints Cénobites, économiser le produit du bien que nos sots Ayeux leur avaient confiés pour le convertir en saintes aumones perpétuelles, qu'ils répandaient sans cesse en faisant travailler les ouvriers et en nourrissant toutes les veuves du canton.

Combien de sots se sont payés de cette monnaye !...

Combien d'idiots ont reçu comme aumones une partie de ce qui leur aurait appartenu en propre, si leurs ancêtres ne les en avaient cruellement dépoilléés en faveur de ces moines. Oui, je le dis : et cela est vrai, il n'y aurait actuellement point la centième partie d'autant de pauvres qu'il en existe si ces séducteurs n'eussent point fait tourner la tête à nos ayeux en leur faisant entendre que l'œuvre la plus agréable à Dieu était de voler ses descendants, les réduire à la mendicité pour enrichir une douzaine de fainéants, entretenir leurs vices et tenir pour ainsi Ecole ouverte d'une vie dissolue.

Continuons la description de cette maison, nous montâmes mon père et moi par ce perron sur la terrasse. Elle avait environ trente pieds de largeur, sur quatre vingt de longueur. Elle était groisée de groises très fines passées au Clayon. A tous les avants corps de la façade, il y avait un grand réservoir d'eau en pierre bleue de Marbaix. Ces réservoirs recevaient les eaux de la toiture par le moyen de grande gouttières. Ces eaux servaient à arroser les fleurs qui bordaient la terrasse dans des Caisse comme nous l'avons dit. Du milieu vers les extrémités de cette terrasse, était formé en pente douce un petit fossé, ce fossé servait à l'écoulement des eaux de Pluie de sorte qu'un tel temps qu'il eut fait cette terrasse était toujours très propre et formait la plus belle des promenades.

C'était là que ces Anachorétes attendaient impatiemment en se promenant l'heure de la Collation dont je ferai plus tard la description.

La porte d'entrée était au milieu de la facade, quatre marches de pierres bleues de Marbaix formaient un petit perron au haut duquel était le niveau de toute la maison que l'on devait appeler rez-de-chaussée, mais comme il n'y avait de terrasse que sur la partie méridionale, ce niveau devenait à la partie de l'Est et de l'Ouest en forme d'un premier étage.

Sous ce premier étage étaient les plus beaux souterrains qui se soient jamais vus. Les uns resserraient les Cordiaux de ces bons Pères, ce qui ne laissait pas de former un des plus grands volumes de cette espèce ; car j'ai bien remarqué que le souterrain qui renfermait le vin destiné à dire des messes n'égaloit point à mille fois près le volume des Cordiaux.

On entend bien que ce niveau de la terrasse qui servait pour tous les batiments neufs formait le pavé des Cloîtres, qui par ce moyen n'avaient aucune humidité.

Ces Cloîtres étaient fermés du côté du Préau qui était un carré d'environ quarante pieds de terrain, et qui faisait comme le noyau de la maison, c'est-à-dire que ce préau était entouré de batiments, savoir : au nord du dortoir, à l'est de la cuisine, salle à manger, salle de compagnie. Etc.

Ces Cloîtres dis-je étaient fermés de grandes croisées en plein-ceintre, vitrées de grands carreaux de beaux vers de France. De sorte que ces grands croisées formaient comme une espèce de Colonnade Toscane sans piedestal et de la plus grande clarté du monde, ce qui ne sentait en rien la solitude, mais au contraire formait un coup d'œil capable de bannir à jamais la mélancolie.

Si des moines eussent été capables tant soit peu de raison. En entrant dans le vestibule je remarquai que la Porte de la maison était de fer peint en petit gris. Le pavé était composé de carreaux de pierres blanches à six pans, dans lesquelles étaient enclavés de petits carreaux de marbre noir qui formaient à l'œil l'aspect le plus charmant.

Le plafond était orné de perspectives très propres. Aux quatres Pans du vestibule étaient quatre buste représentant Henry quatre, Louis treize, Louis quatorze et Louis quinze Rois de France.

A main droite était la salle a manger qui était parquetée et décorée sur les quatre murs de très belles perspectives représentant les plus beaux morceaux d'architecture. De là on passait dans la salle de Compagnie, où étant je me trouvai tout extasié.

O mon Dieu ! me disais-je ! c'est ici le Paradis, aussitot je porte la main au chapeau par respect et je ne l'aurais pas remis si mon père ne me l'eut ordonné. D'abord sur la cheminée il y avait un tableau de main de maître.

C'était Assuérus donnant sa baguette d'or à la reine Esther en signe de paix. Cet Assuérus avait un air si terrible que je craignais non seulement pour la reine, mais pour moi-même tant il paraissait animé.

De la même main on voyait aux murs les quatre saisons dont j'admirai principalement l'hiver : il était représenté par un vieillard assis dans son fauteuil se chauffant à un grand feu ; je discernai sans peine sur son visage cette lueur que fait le feu même en plein jour.

Je ne pus refuser des louanges à l'artiste qui l'avait fait, et aux Cénobites de l'avoir acheté.

Du plafond qui était fort modeste, pendait un superbe lustre en Cristal, sa circonférence pouvait être d'environ neuf pieds. Sa masse était composée en partie de petits globes sphériques creux propres à y adapter des lampions. L'autre partie était aussi composée des globules cristalliques attachés les uns aux autres, par des anneaux de même métal.

Tous ces petits globes venant à recevoir et à répercuter la lumière des lampions formaient une multitude innombrables de petits foyers de feu.

Mes yeux ne pouvaient se rassasier de voir cette espèce de merveille. La boiserie et le parquet ne le cédaient ni en beauté ni en richesses à tous ces petites chefs-d'œuvre. La vue de ce superbe batiment fit en moi une telle sensation que je m'oubliai au point de m'écrier

Ah ! si j'étais moine que j'aurais de regrets à mourir ! Car je ne crois pas que le Paradis que l'on nous annonce soit aussi beau que celui-là. Je vis ensuite une boëtte carrée composée de carreaux noirs et blancs. Je demandai à quoi servais cette boîte ? on me répondit que c'était pour jouer ces messieurs après ou en attendant le diner. (C'était un jeu d'échecs).

Au bout de la salle du côté du Nord, au côté gauche de la cheminée, il y avait un petit cabinet, j'y entrai car je voulais tout voir, il était rempli de toutes sortes de liqueurs, dans de beaux vases de cristal, de beaux huiliers de pareille composition, soutenus dans des chasses d'argent entourés de filets d'or de distance à l'autre, il était bordé sur le haut d'un cercle d'or.

Enfin que dirais-je que je n'ai pas vu dans cette prétendue solitude, la mémoire la plus vaste n'est point capable de fournir à l'énumération de toutes ces richesses, j'en revenais toujours là.

Oh ! si j'étais moine, je ne voudrais jamais mourir ! et mon père de me dire toujours tais-toi donc.

Cette salle de Compagnie formait l'angle de la partie méridionale de la façade du coté de l'Est.

Nous rebroussames chemin droit le Nord pour aller à la cuisine, là où je ne trouvai rien que de malpropre, un garde-manger où il fallait une chandelle en plein midi, le reste des appartement concernant la cuisine n'étaient pas mieux dirigés.

Mais, ce qu'il y avait de mieux c'étaient les Pilons, les Hachettes, les Broches, tout y allait un train épouvantable. Des Cochons de lait, des chapons, des perdrix, des pigeonneaux, des lièvres, des carpes, des brochets, des morues, des rées, des macquereaux, des saunions, Etc. Etc, tout y était par piles. On eut dit que c'était la manne du Ciel, convertie et changée en toutes sortes d'animaux. Je ne puis encore m'empêcher de dire : Ah ! si j'étais moine je ne voudrais jamais mourir ! delà nous passâmes au Réfectoire.

DESCRIPTION DU REFECTOIRE

C'était une grande place d'environ trente pieds de longueur, sur vingt-cinq de largeur. Il y avait sur la largeur des deux murs de petites tables pour manger à deux personnes, deux moines mangeaient à chaque table. Ils étaient par rang d'ancienneté, c'est-à-dire que les plus vieux étaient les

plus proches de la table du Prieur qui était au fond de la salle, tellement que les plus jeunes se trouvaient les plus proches de la porte, un banc de bois régnait tout le long des deux murs, il servait de siège à tous les moins. Le Prieur mangeait à une table séparée et élevée de trois gradins.

Elle regardait directement la porte d'entrée de sorte que le prieur étant assis à sa table, regardait en face tous ses saints disciples.

Dans le coin de la salle, à droite de cette table était une espèce de tribune élevée sur trois gradins en bois, ce jubé était renfermé de menuiserie tout à l'entour de manière qu'il avait la forme d'une vraie tribune.

Ce fût-là que plus tard j'instruisis les sacrés Cénobites par une lecture pieuse pendant tout les repas, la dernière de ces tables était destinée pour les Choristes.

Le haut des murs étaient garnis de grands tableaux enfumés, représentant plusieurs mystères de la religion. Tous les batiments dont je viens de faire la description composaient la longueur de la partie qui regardait l'Est. Maintenant je vais décrire le dessus de cette même partie.

Immédiatement au-dessus du réfectoire du côté Nord était la Bibliothèque.

BIBLIOTHÈQUE DE BOIS

Elle était parfaitement décorée de superbes boiseries, ornées de belles sculptures, le tout divisé et distribué par cases avec le plus bel ordre possible. Mais si l'œil était satisfait l'esprit ne l'était guère. Car, quel fût mon étonnement lorsque voulant prendre un volume de l'Histoire Universelle, je mis la main sur le premier volume, et voyant que je trouvais de la résistance, j'y porte les deux mains, mais toujours inutilement ; je n'en pus arracher un seul, alors ne pouvant comprendre cette espèce de magie, je me mis à examiner le bas de chaque volumes plus attentivement.

J'aperçois avec surprise que tous les volumes qui composaient cette histoire ne faisaient qu'une seule et même pièce. De plus, je découvre que ces formes de volumes n'étaient autre qu'une longue pièce de bois dont le devant était décoré de dorures et étiquetés comme si c'eût été véritablement les dos de plusieurs livres.

A cette vue je ne pus revenir de ma surprise et de mon étonnement, je continue mes recherches et je trouve presque partout la même tromperie.

La seule hystoire que j'aye réellement vue ce fut l'hystoire de l'Encyclopédie en trente cinq volumes petit in-folio contenant des tomes généalogiques de tous les anciens Pères de l'Église, que je pourrais hardiment assuré de n'avoir jamais été lus, ils étaient plein d'araignées et couverts

de poussières ce qui annonçait que de mémoire d'homme ces livres n'avaient jamais été remués. Je ne pouvais revenir de la Supercherie de ces faux livres. Comment disois-je à mon Père ? avec d'aussi belles salles comme il s'en trouve ici, j'aurois cru trouver dans cette bibliothèque de quoi contenter la curiosité et l'esprit des plus grands Philosophes, tandis qu'il n'y a seulement pas de quoi instruire un enfant de dix ans, ah continuoïs-je à mon Père ! combien j'engagerois d'avoir si peu de livres et pour m'occuper et pour m'instruire, que font-ils donc depuis le matin jusqu'au soir s'ils ne sont occupés sans cesse par la lecture ? Vous savez mon père que je n'ai que dix années révolues sur ma tête, mais aussi vous savez combien j'emplois de temps à cette occupation la plus agréable de toutes comme la plus instructive. Je croyais qu'un moine était une bibliothèque vivante, qu'il n'ignoroit rien et que sa vie n'étoit qu'une étude perpétuelle. Il est cependant vrai que si les moines étoient des bibliothèques vivantes comme celle-ci, ils ne pourraient jamais être autre chose que du bois vivant, puisque la plus grande partie de cette bibliothèque n'est composée que de bois. Mais, mon Père, dites-moi donc de grâce, de quoi s'occupent-ils ? Ils sont donc bien ennuyés ? la raison naturelle me faisait ainsi raisonner, parce que la nature lorsqu'elle n'est point détournée par des principes contraires à elle-même, s'écarte rarement des principes primitifs qu'elle a rendus comme innés en nous. Il y a beaucoup plus de plaisir à suivre impulsion qu'à lui résister.

Cependant ces bons Pères avaient encore conservé comme une espèce de culte, de respect pour les grands hommes, et pour parler comme eux, tant sacrés que profanes, car le plus grand ornement de la bibliothèque étaient les bustes des plus grands hommes élevés sur des demi-colonnes régulièrement faites et arrangées symétriquement.

Il est cependant vrai qu'ils avaient confondus par une espèce de sacrilège selon le langage d'alors, le Parnasse avec le sanctuaire.

A main droite en entrant étaient les bustes de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Molière et de Racine. Ensuite on voyait les bustes des quatre pères d'orient, savoir : Saint-Augustin, Saint-Jérôme, Saint-Ambroise et Saint-Grégoire pape.

Je n'oublie pas saint Bernard et Saint Benoit, ces deux pères de tant d'enfants, et dont la famille s'est si fort propagée au détriment du genre humain, par toute la terre habitable.

En face de ces bustes en étaient encore d'autres dont aujourd'hui que j'écris je ne me rappelle plus les noms.

Après la Bibliothèque, sont des chambres destinées à loger les anciens Cénobites, quit ont bien mérité de leur patrie.

Ensuite jusqu'aux chambres d'hotes allant vers le Midi sont les Procurés ou l'Économie paye tous ceux qui sont en relation pour l'usage de la maison, la partie Méridionale ainsi que la partie de l'Est sont doubles, c'est-à-dire que dans la largeur du bâtiment on a retiré d'un bout à l'autre dans le bas un cloître, et dans le haut immédiatement au-dessus des cloî-

tres, sont deux beaux corridors pavés de pierres blanches et de carreaux de marbre noir comme les Cloîtres.

Les entre-deux croisés sont garnies de tableaux représentant les différents mystères de la Religion.

DESCRIPTION DU DORTOIR

Maintenant il nous faut descendre dans le dortoir qui est la partie qui regarde le Nord. C'est un grand bâtiment antique contigu d'une part à l'Eglise au Nord-Ouest ; et d'autre part à l'angle de la partie de l'Est. Le rez-de-chaussée est tout vouté en pierres, les places que forment ces voûtes ne sont d'usage que pour y resserrer du bois de saisis et autres choses semblables. Cependant il se trouve encore une place qui retient le nom de Chapitre ; mais comme la mode des Chapitres est absolument passée, ce bâtiment est devenu comme leur Bibliothèque un chapitre de Bois. Le haut de ce corps du logis est ce qui est proprement appelé dortoir.

Le bâtiment est partagé sur toute sa longueur en deux parties égales. La première partie sont les chambres ou les moines couchaient chacun séparément et dont ils avaient la clef. La dernière du côté de l'Est était la chambre du Prieur, à côté de laquelle était un chauffoir générale ou tous les moines se chauffaient.

A côté de ce chauffoir était la chambre du domestique du Prieur ; et sur cette dernière dans le grenier était la chambre destinée à coucher les Choristes et conséquemment la mienne, on y montait par un escalier de planches terminé par une balustrade des plus grossières qui servait de dépôt à tous les torchons sales de la Cuisine ce qui engendrait de mauvaises exhalaisons dans les temps de grandes chaleurs de manière qu'un jour longtemps après, lorsque je fus au fait de la maison, je pris tous les torchons et les jetais tous en bas.

Mais le gros Léopold le Procureur en faisant sa visite me tança fort âprement d'en avoir agi ainsi, et me menaça de grièves peines si je récidivais. Il fallu me résoudre à gober ces mauvaises odeurs et me taire.

L'autre moitié du bâtiment formait un large corridor pavé de vieux carreaux de Trélon à six pans. Le jour n'y était produit que par une grande croisé à l'Est, et quelques petits trous percés au-dessus du bâtiment qui était contre toute la longueur du corridor. Tout ceci ne donnait dans le milieu qu'un faux jour qui rendait ce corridor sombre et ennuyeux et qui n'inspirait qu'une profonde mélancolie, du moins il m'a paru tel.

Cet aspect lugubre m'a frappé au point que dès que j'eus réfléchi, je décidai en moi-même d'y rester le moins qu'il me serait possible.

Dans le mur et au milieu de ce corridor était une lampe attachée à une espèce de Contrevent, monté sur un pivot comme une espèce d'autel à la Romaine qui étant allumée éclairait tout le corridor, et pendant le jour on retournait le contrevent qui alors se trouvait au niveau du mur.

Cette lampe demandait le ministère du Choriste et elle était toute à sa charge. Vis-à-vis était une horloge qui répétait l'heure aux demies : elle servait principalement aux Choristes pour sonner à l'heure juste les cloches à certaines heures pour appeler tous les moines à l'Église. N'était-il pas juste que ces moines se reposent sur un enfant de dix ans pour réveiller leur dévotion endormie ? Il est à remarquer que dans ce temps il n'y avait de cheminée dans chaque cellule, mais que dans la suite ils devinrent si désunis qu'ils ne purent plus se souffrir les uns les autres au point que j'ai vu moi-même étant dans le chauffoir commun ainsi que plusieurs moines, un autre moine arrive pour se chauffer ce dernier n'est pas plutôt entré que son antagoniste se lève et sort, par ce seul trait on peut juger du degré éminent de charité dont ces Saints Cénobites exerçaient cette haute vertu envers les uns les autres.

DESCRIPTION DE L'ÉGLISE

Au bout de ce corridor était un escalier en pierres, pratiqué dans le quarré qui servait à soutenir le clocher. J'ai trouvé cet escalier bien fait et même hardi. Il servait à descendre dans l'Église, au bas de cet escalier était à gauche la sacristie ; dans l'intérieur du quarré du clocher était une planche attachée au mur à main gauche avant d'entrer dans l'Église. Leurs habits d'Église que l'on nommait Coules, y étaient numérotés afin que chacun reconnut le sien. Ils entroient par le flanc de l'Église. Ce fut par là que moi Père et moi y entrames aussi. Cette Église étoit des mieux ornée, le chœur étoit fermé du coté de la nef par une grille élégante en fer qui avoit trois portes. La principale répondait au milieu du chœur. Elle était terminée par les Armoiries de la maison qui était une Épine, couverte d'une mitre d'un coté et d'une crosse de l'autre. A propos de ces armoiries, je ne conçois point comment des solitaires en étaient venus au point d'oublier leur institut pour s'ériger en seigneurs temporels, et mettre en parallèle les marques de leur orgueil vis à vis et dans le temple d'un homme Dieu, pauvre et crucifié, quel contraste et quel aveuglement !

Le chœur était entouré de murs garnis en dedans de stales très proprement sculptées. Vis-à-vis de chaque stalle était un bacquet rempli de chaux pour cacher les flegmes qui sortaient à flots de ces estomacs fatigués de pousser avec effort, des louanges la plupart forcées au Dieu qui connaît tous les cœurs.

Le pavé était une espèce de mosaïque composé de carreaux de terre cuite diversement coloriés qui formoient par leur arrangement un dessin des plus agréables. L'intervalle d'une rangée de stales à l'autre, servait à y placer toutes les grandes fêtes des chantres qui se promenoient de très belles chapes selon la couleur des jours. Comme le chœur était bati dans la largeur de l'Église, il restait à droite et à gauche une distance égale qui

formoit deux bas-cotés et c'étoit dans le milieu de chaque distance qu'il y avoit à la grille une porte qui correspondoit exactement à deux petits autels ou chapelles dont celle à droite s'appelloit chapelle Saint-Jean, et celle opposée s'appelloit chapelle de la vierge.

Au-dessus du chœur étoit le sanctuaire, dont le pavé étoit en marbre de différentes couleurs, arrangé en losanges, de manière que de tel coté que l'on ait pu se tourner, la losange étoit si bien exécutée que les bandes sembloient ne faire qu'une seule pierre. Il falloit monter deux degrés pour entrer dedans. Les murs étoient parfaitement boisés avec des médaillons sculptés, dans chacun desquels étoit représenté en relief un mystère de la religion. Vis-à-vis l'autel il y avoit encore un degré à monter pour en faire le tour. L'autel étoit dans le milieu du cul de lampe ; il était bati à la Romaine d'ordre Dorique tout en marbre.

Le tabernacle n'étoit autre qu'un Ange de bois peint en blanc tenant dans la main un globe dans lequel se mettoient les hosties, ce globe descendoit par le moyen d'une corde toutes et quantes fois qu'il en étoit nécessaire.

Derrière le maître Autel, dans le milieu du cul de lampe étoit attaché contre le mur un grand tableau représentant l'Assomption de la Vierge. Ce tableau, lorsqu'on se trouvoit dans le milieu de l'Église formoit au travers l'autel à la Romaine le plus beau coup d'œil.

Après avoir examiné le chœur et le sanctuaire nous nous retournames pour voir la Nef ; à cet effet nous vinmes à la grande grille qui forme la principale porte du chœur. Là je vis avec plaisir pour la première fois un des plus beaux jeux d'orgue. Il étoit complet et parfaitement sculpté, un superbe Jubé en pierres de taille d'ordre Dorique soutenu par six gros piliers quarrés supportoit ce jeu d'orgue, de manière que cet ensemble ne laisseoit rien à désirer à l'œil le plus délicat.

Deux petits autels en marbre batis contre la grille qui divisoit le chœur avec la nef, formoient le pendant à droite et à gauche. Ces autels étoient en marbre rouge mélangé de blanc, celui de la droite en regardant le chœur étoit dédié à Saint Benoit et le second à Saint Bernard. De ces deux petits autels sortoit une arcade de marbre en plein ceintre dans le milieu de laquelle étoit planté un Christ, dont la croix étoit attachée avec une chaîne de fer à la voute.